



Récit, événement, sujet*

La théorie de l'histoire de Jacques Rancière

Christophe Bouton
(Université Bordeaux-Montaigne)

Dans son ouvrage *Les Noms de l'histoire*, Jacques Rancière caractérise la notion d'histoire de la manière suivante : « Une histoire, au sens ordinaire, c'est une série d'événements qui arrivent à des sujets généralement désignés par des noms propres »¹. Un peu plus loin, il réitère sa définition : « l'histoire n'est, en dernière instance, susceptible que d'une seule architecture, toujours la même : il est arrivé une série d'événements à tel ou tel sujet »². Dans la première citation, le mot « sujets » est au pluriel. Dans la seconde, il est au singulier. Cela suggère que cette conception de l'histoire vaut aussi bien pour une histoire individuelle (des événements arrivent à *un* sujet) que pour l'histoire collective, perspective qui va nous intéresser ici (des événements arrivent à *des* sujets). Histoire, événements, sujets. Cette caractérisation de l'histoire combat sur trois fronts. Le premier est bien identifié. L'ouvrage de Rancière est explicitement dirigé contre certaines décisions théoriques de l'école des *Annales*, qui avait cherché à révoquer le primat des événements et des sujets au profit de processus de longue durée et d'entités plus générales, dont la « Méditerranée » de Braudel est le paradigme³. Rancière soutient que l'histoire implique non seulement des événements, mais aussi, de manière irréductible, des récits que les articulent en relation à des sujets.

* Une première version de cet article a été présentée au colloque « L'événement dans la philosophie française contemporaine : genèse, enjeux, perspectives critiques », organisé par Arnaud Bouaniche et Nicolas Piqué à l'ENS de Paris, 5-6 décembre 2013, dans le cadre du CIEPFC et du CERPHI. La version écrite a bénéficié des remarques précieuses de deux experts anonymes de cette revue que je tiens à remercier pour leur lecture attentive.

¹ Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai d'une poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 7.

² *Ibid.*, p. 9.

³ Voir Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949. Cet ouvrage emblématique de la deuxième génération des *Annales* est discuté dans le chapitre II des *Noms de l'histoire*, « Le roi mort », p. 25-52. Sur cette critique des *Annales* par Rancière, voir François Dosse, *L'Empire du sens : l'humanisation des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1995, chap. 26 : « Une poétique du savoir ». Sans pouvoir développer ce point ici, j'indique que ces critiques ne sauraient avoir la même portée pour la période des *Annales* après le « tournant critique » de la fin des années 1980, qui revalorise les notions d'événement et de récit, ainsi que le rôle des acteurs individuels avec leurs discours et leurs « stratégies » (voir « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1988 (43/2), p. 291-293 ; et « Tentons l'expérience », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989 (44/6), p. 1317-1323).

Le second front est plus implicite. Les analyses de Rancière ont également une portée critique eu égard au courant du *linguistic turn* des années 1970⁴, du moins en tant qu'il avait tendance à gommer la frontière entre connaissance historique et fiction. Il s'agit de montrer que la réhabilitation du récit n'entraîne pas la perte de la référence aux événements. Rancière est attentif à la manière dont l'histoire entend se distinguer du récit de fiction, de la littérature, par les règles propres de son discours. La poétique du récit devient une « poétique du savoir », « une étude de l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie »⁵. Cette poétique du savoir « ne se propose pas de confirmer ce soupçon [que l'histoire appartiendrait encore aux œuvres de la littérature], de rappeler l'histoire ou la sociologie, de leurs ambitions scientifiques à leurs procédés littéraires et à leurs présupposés politiques »⁶. Rancière n'ignore pas cependant la dimension narrative et littéraire de l'histoire, qu'il met en valeur dans son chapitre sur Michelet intitulé « Le récit fondateur ». Il rappelle que le « contrat scientifique » de l'historien se double d'un « contrat narratif » (et d'un « contrat politique »), qui l'oblige à inscrire les connaissances historiques dans un récit comportant commencement et fin, personnages et événements⁷. Dans un autre texte qui fait écho à Ricoeur, il écrit qu'« une histoire, c'est un agencement d'actions par quoi il n'y a pas simplement eu ceci puis cela, à son tour, mais une configuration qui fait tenir des faits ensemble et permet de les présenter comme un tout : ce qu'Aristote appelle un *muthos* – une intrigue, un argument, au sens où l'on parle de l'argument d'une pièce »⁸. Dans la triade « histoire, événements, sujets », il faut donc entendre l'histoire au double sens de la série des événements et de leur configuration dans un récit.

La troisième cible de Rancière, qui reste à l'arrière-plan de son ouvrage, nous ramène à la thèse althussérienne de l'histoire comme « Procès sans Sujet ni Fin(s) ». Je voudrais montrer en effet que la question de l'histoire, telle qu'elle se pose à Rancière, s'enracine dans la discussion entre Althusser et John Lewis (1972), qui sera mon point de départ dans cette enquête (section 1). Elle se prolonge ensuite avec la contribution de Rancière à ce débat présentée dans *La Leçon d'Althusser* (1974), qui permet de mieux comprendre certaines thèses de son ouvrage *Les Noms de l'histoire* (1992), où est développée la conception tripartite de l'histoire comme récit, événement, sujets. D'un livre à l'autre, il s'agit pour lui de faire ressortir les conséquences absurdes de la conception de l'histoire comme procès *sans sujet*, qui revient à disqualifier les événements, comme le montre l'interprétation althusserienne de « Mai 68 » (examinée dans la section 2). En outre, Rancière pointe chez Althusser un certain retour du sujet, dissimulé sous le masque du « Parti » détenteur de la « science de l'histoire » et chargé d'émanciper les dominés, qui seraient incapables de dire par eux-mêmes et de comprendre correctement leur domination (section 3). Contre cette vision pyramidale de l'histoire, qui réactive paradoxalement l'idéologie de la bourgeoisie, il met en avant les concepts de « révoltes logiques », d'« événements de parole » et d'« âge démocratique », afin de contester la thèse de l'incapacité des dominés à choisir les mots appropriés pour décrire leur domination (section 4).

Rancière parvient ainsi à tenir ensemble les acquis du *linguistic turn* – la forme narrative du récit historique (White, Ricoeur) – et la référence aux événements et aux « sujets », pris en un sens processuel désubstantialisé. Il garde également de sa discussion avec Althusser et le marxisme une attention à la dimension sociale et politique de l'histoire, qui manque parfois dans les travaux de

⁴ Voir Hayden White, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Londres, The Johns Hopkins University Press, 1973.

⁵ J. Rancière, *Les Noms de l'histoire*, p. 21. Dans sa préface élogieuse à la traduction anglaise des *Noms de l'histoire*, Hayden White décrit le livre de Rancière comme une nouvelle tentative pour souligner les liens entre histoire et littérature. Il commente ainsi la définition de la « poétique du savoir » : « In other words, this is a study of a certain technique of writing by which a discourse originally belonging to "literature" escapes from this "literature" and, by the use of literary techniques, constitutes itself as a "science" » (« Rancière's Revisionism », Foreword to Jacques Rancière, *The Names of History. On the Poetic of Knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994, p. xii). Mais H. White ajoute cette précision essentielle : « This argument should not be taken, Rancière insists, as an attempt to deny the difference between science and literature, reject the cognitive authority of science, or return history to the status of a "fictional" discourse » (*ibid.*, p. xii).

⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁸ J. Rancière, *Figures de l'histoire*, Paris, PUF, 2012, p. 14.

Ricoeur. La théorie de l'histoire de Rancière appelle plusieurs questions que j'aborderai dans cet article. Qui sont ces « sujets » de l'histoire ? Quelle relation ont-ils aux événements qui leur arrivent ? En sont-ils les sujets passifs, ou les acteurs ? En filigrane des réflexions de Rancière apparaît la question de savoir dans quelle mesure des sujets peuvent « faire » leur propre histoire, ce que j'ai appelé, à la suite de Reinhart Koselleck, la question de la « faisabilité » de l'histoire⁹. Question qui en soulève une autre, liée au problème de la subjectivation. Si les sujets de l'histoire, à « l'âge démocratique », sont pluriels, dispersés en une multiplicité indéfinie d'acteurs, comment passe-t-on de cette pluralité à un sujet unifié susceptible de « faire l'histoire » – des « sujets » au « sujet » ?

1. Réponse à John Lewis

La Réponse à John Lewis d'Althusser est un texte paru en 1972 dans la revue anglaise *Marxism Today*, en réaction à un article publié la même année par John Lewis¹⁰. Ce philosophe marxiste anglais rejetait la « coupure épistémologique », introduite par Althusser, entre le jeune Marx humaniste des *Manuscrits de 1844*, encore pris dans l'idéologie, et le Marx de l'*Idéologie allemande* et du *Capital*, qui aurait accédé à la science. Il voyait là un dogmatisme qui négligeait les origines hégéliennes de la philosophie de Marx. Althusser résume la position de Lewis en trois thèses¹¹ :

- 1) « C'est l'homme qui fait l'histoire ».
- 2) « L'homme fait l'histoire en refaisant l'histoire déjà faite, en "transcendant", par la "négation de la négation", l'histoire déjà faite ».
- 3) « L'homme ne connaît que ce qu'il fait ».

Dans sa critique des positions de Lewis, Althusser commence par ironiser sur le mot « faire ». On peut faire une table, mais on ne fait pas, on ne fabrique pas l'histoire. En admettant que la formule ait malgré tout un sens, Althusser lui adresse deux objections. En premier lieu, les thèses de Lewis relèvent d'un idéalisme d'inspiration sartrienne, qui n'a rien de commun avec le matérialisme historique. Dans la thèse d'un homme créateur d'histoire, on perçoit en effet la « vieille chanson » idéaliste qui attribue à l'homme une liberté absolue dénuée des contraintes matérielles, économiques et sociales. L'homme de Lewis – Althusser dit « le bonhomme » – est « un petit dieu sartrien toujours « en situation » dans l'histoire, doté du pouvoir inouï de « dépasser » toute situation et de dominer toute « situation », toute servitude, de résoudre toutes les difficultés de l'histoire ». Mais cette liberté sartrienne n'est rien d'autre que « la version petite-bourgeoise de la liberté bourgeoise »¹².

La thèse de Lewis est de plus dépassée. Dire que « c'est l'homme qui fait l'histoire » avait un sens pour la bourgeoisie, à l'époque où celle-ci luttait contre l'Ancien régime : elle avait pour but de contester cette autre proposition alors bien établie, selon laquelle « C'est Dieu qui fait l'histoire ». Mais plus d'un siècle et demi après la Révolution de 1789, cette position est devenue obsolète, car la « thèse religieuse de l'idéologie féodale » n'a plus cours. La thèse « c'est l'homme qui fait l'histoire » n'a plus rien de révolutionnaire, elle est l'expression de l'idéologie dominante de la bourgeoisie – idéologie toujours « idéaliste ».

Althusser s'emploie alors à corriger les trois thèses de Lewis. La thèse vraiment révolutionnaire, à son époque, est non pas « c'est l'homme qui fait l'histoire », mais : « ce sont *les masses* qui font l'histoire »¹³. Cette catégorie des « masses » désigne un ensemble complexe et mouvant formé par les diverses classes sociales exploitées. Althusser note : « à côté du "sujet" de J. Lewis, « l'homme », simple et mince comme une belle canne à pêche ou une gravure de mode,

⁹ Voir Reinhart Koselleck, « Du caractère disponible de l'histoire », in : *Idem, Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. par J. Hoock et M.-C. Hoock Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 233-247 ; voir aussi C. Bouton, *Faire l'histoire. De la Révolution française au Printemps arabe*, Paris, Cerf, coll. « Passages », 2013.

¹⁰ Voir John Lewis « The case Althusser », *Marxism Today*, janvier/février 1972 ; Louis Althusser, « Reply to John Lewis (Self Criticism) », *Marxism Today*, octobre/novembre 1972. Je citerai la traduction française : L. Althusser, *Réponse à John Lewis*, Paris, F. Maspéro, 1973.

¹¹ L. Althusser, *Réponse à John Lewis*, p. 16 sq.

¹² *Ibid.*, p. 21-22.

¹³ *Ibid.*, p. 24.

qu'on peut tenir dans la main ou montrer du doigt, le "sujet"/*masses* pose de sacrés problèmes d'identité, d'identification»¹⁴. Entre ici en scène le problème de la subjectivation historique : comment des masses d'individus peuvent-elles faire l'histoire, s'il est vrai que ce verbe semble supposer une certaine cohérence, une vue d'ensemble renvoyant à l'unité d'un agent collectif ? La réponse d'Althusser consiste à affirmer que les masses sont toujours unies autour de la classe la plus exploitée dans le processus de production : la plèbe à l'époque de Rome, le prolétariat aujourd'hui. Mais il ajoute que le problème de l'identification d'un « sujet » est un faux problème, car il convient de déplacer la question du « sujet » à celle du « moteur » de l'histoire. La deuxième thèse est non pas « L'homme fait l'histoire en "transcendant" l'histoire », mais : « *La lutte des classes* est le *moteur* de l'histoire ». Althusser souligne que les classes sociales n'existent pas d'abord pour lutter ensuite, elles résultent du processus de la lutte des classes elle-même, qui est fondé sur les bases matérielles des rapports de production et de l'exploitation qui en découle. C'est en ce sens que l'histoire est, pour Althusser, un « Procès sans Sujet ». Les catégories idéalistes de « faire » et de « sujet » disparaissent au profit du procès de la production, qui est la clé du procès de l'histoire. Il convient donc à ses yeux de se débarrasser du fétichisme de l'homme, qui attribue à ce dernier des propriétés naturelles – liberté, égalité etc. – coupées des rapports de production économiques et sociaux. Derrière « l'Homme » de Lewis, il y a Bentham et son utilitarisme bourgeois, creuset du capitalisme¹⁵.

Lewis défend une troisième thèse, inspirée de Vico et de son principe *verum et factum convertuntur*¹⁶ : « L'homme ne connaît que ce qu'il fait », à laquelle Althusser réplique : « On ne connaît que ce qui est ». Lewis soutenait que l'homme peut connaître plus facilement l'histoire que la nature, parce qu'il a fait celle-là et non celle-ci. Mais pour Althusser, c'est le contraire, car les masses sont « *séparées* de l'histoire par *l'illusion de la connaître* »¹⁷. Althusser présente ici une nouvelle version de ce que j'ai appelé l'argument de l'ignorance contre le principe de « faisabilité » de l'histoire, c'est-à-dire contre l'idée que l'histoire serait « faisable » par les hommes¹⁸ : les masses font l'histoire, mais sans savoir l'histoire qu'elles font (donc elles ne la font pas vraiment) :

Si l'histoire est difficile à connaître scientifiquement, c'est qu'entre l'histoire réelle et les masses il y a toujours un écran, une séparation : une *idéologie de classe d'histoire*, une *philosophie de classe de l'histoire* à laquelle les masses humaines *croient* "spontanément" parce que cette idéologie leur est inculquée par la classe dominante ou montante, et qu'elle sert l'unité de cette classe et assure son exploitation¹⁹.

Le Dieu providentiel maître de l'histoire, auquel succède au XVIII^e siècle la Raison censée gouverner le cours des événements, puis l'Homme « créateur de l'histoire » d'un Lewis, sont autant d'idéologies destinées à maintenir les classes dominées sous le joug de la classe dominante. Ainsi, dire aux prolétaires que « c'est l'homme qui fait l'histoire », c'est pour Althusser les désorienter, les tromper, en leur faisant croire qu'ils sont tout-puissants comme « hommes » alors qu'ils sont comme « prolétaires » désarmés face à la bourgeoisie qui détient les moyens de production :

Quand on leur chante la chanson humaniste, on les détourne de la lutte des classes, on les empêche de se donner et d'exercer la seule puissance dont ils disposent : celle de l'*organisation en classe*, et de l'*organisation de classe*, les syndicats, le Parti, pour conduire *leur* lutte de classe à eux²⁰.

¹⁴ L. Althusser, *Réponse à John Lewis*, *Ibid.*, p. 27.

¹⁵ *Ibid.*, p. 80.

¹⁶ Sur ce principe de Vico, voir Karl Löwith, *Vicos Grundsatz : verum et factum convertuntur. Seine theologische Prämissen und deren säkulare Konsequenzen*, Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1968.

¹⁷ L. Althusser, *Réponse à John Lewis*, p. 36.

¹⁸ Cet argument a connu une version providentialiste (chez Herder par exemple, pour qui l'histoire est l'œuvre de Dieu dont les desseins sont impénétrables), idéaliste (la ruse de la raison hégélienne) et matérialiste (le thème de l'ironie de l'histoire chez Marx). Je me permets de renvoyer sur ce point au chapitre III de mon ouvrage *Faire l'histoire*.

¹⁹ L. Althusser, *Réponse à John Lewis*, p. 37.

²⁰ *Ibid.*, p. 49.

Pour percer l'écran de l'idéologie, il fallut des circonstances historiques exceptionnelles dans la première moitié du XIX^e siècle (les révolutions en France en 1789 puis 1830 et 1848, les premières luttes des classes prolétariennes, etc.), qui permirent à Marx de découvrir le premier la « science de l'histoire ». Tout comme la lutte des classes qu'elle prolonge dans le domaine des idées, la philosophie est conditionnée par la base matérielle des rapports de production.

Cette théorie de l'écran idéologique a une conséquence inattendue. Après avoir éliminé tout sujet du procès de l'histoire, Althusser le réintroduit, sous une autre forme, par l'idée que des individus spécifiques – Marx en premier lieu, puis les cadres du Parti – peuvent aider les prolétaires à prendre conscience de leur rôle, de leurs conditions d'existence et de lutte, bref, à lever l'écran idéologique. Évidemment, il ne s'agit pas de réactiver un quelconque culte des « grands hommes », fleuron de l'idéologie bourgeoise. Althusser rappelle à bon droit que le « culte de la personnalité », dénoncé par Khrouchtchev lors du XX^e Congrès du PC de l'URSS, est un « concept introuvable dans la théorie marxiste »²¹. En revanche, le procès de l'histoire peut être orienté dans la bonne direction par le Parti et ses cadres nourris de la science de l'histoire marxiste. Ainsi, si la question de « l'homme sujet de l'histoire » disparaît, « cela ne veut pas dire que la question du *Parti* révolutionnaire disparaît : car sans lui la conquête du pouvoir d'État par les masses exploitées, conduites par le prolétariat, est impossible »²².

Dans un appendice à sa *Réponse à Lewis*, Althusser revient sur la formule « procès sans Sujet ni Fin(s) »²³ comme pour se corriger à son tour et maintenir une forme minimale de « sujets ». Il explique que l'homme ne fait pas l'histoire : les individus *agissent dans* l'histoire, dans des circonstances qu'ils n'ont pas choisies, selon le célèbre *incipit* du *18 Brumaire* de Marx²⁴. Plus exactement, « les agents-sujets ne sont actifs *dans* l'histoire que sous la détermination des rapports de production et de reproduction, et dans leurs formes »²⁵. S'il n'y a pas de « Sujet » au singulier (Dieu, la Raison, l'Humanité, le Prolétariat, etc.), il y a toutefois des « agents-sujets » au pluriel et sans majuscule. Mais loin d'être synonyme d'autonomie, la notion de « sujet » renvoie à la théorie de l'interpellation²⁶, qui conteste à l'agent sa part d'initiative. Les agents revêtent nécessairement et toujours déjà la forme de sujets, au sens où ils sont interpellés comme tels par les « appareils idéologiques d'État », et non au sens où ils seraient « créateurs » des événements. « Sujet » signifie ici non pas subjectivité libre, mais assujettissement à une idéologie dominante destinée à reproduire les rapports de production, en assignant par avance aux « agents-sujets » des fonctions déterminées dans les structures de la société. La seule échappatoire à l'idéologie est la Science qui en fait la théorie. Le rôle de guide du Parti, chargé de relayer la Science au sein du prolétariat, n'en est donc que plus indispensable.

Finalement, le problème de la subjectivation des masses n'est donc pas éliminé, il est réglé au contraire par un *schéma pyramidal* où les agents-sujets qui agissent dans l'histoire sont unifiés d'une part, par la classe prolétarienne (première unification), d'autre part par le Parti détenteur de la science historique (deuxième unification), et ce dans le cadre de conditions matérielles données qui forment la base de la pyramide. La coupure épistémologique entre science et idéologie se double d'une hiérarchie entre les intellectuels du Parti et les masses.

²¹ *Ibid.*, p. 73.

²² *Ibid.*, p. 34.

²³ *Ibid.*, p. 91 sq. Althusser a introduit cette idée dans son article « Sur le rapport de Marx à Hegel », in : *Id.*, *Lénine et la philosophie, suivi de Marx et Lénine devant Hegel*, Paris, F. Maspéro, 1972, p. 49-71.

²⁴ Voir Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, in : *Id.*, *Œuvres IV. Politique I*, éd. de M. Rubel, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1994, p. 437 : « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé ».

²⁵ *Ibid.*, p. 93.

²⁶ Voir L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », *La Pensée*, n° 151, juin 1970.

2. L'interprétation de Mai 68

J'en viens maintenant à la critique d'Althusser par Rancière. Pour la comprendre, on peut rappeler tout d'abord que les pensées de l'histoire se rattachent souvent à un événement de référence qui leur sert de paradigme plus ou moins implicite. L'intérêt du débat Althusser/Rancière est qu'il commence précisément juste après un événement historique majeur : « Mai 68 ». Dans la *Réponse à John Lewis*, Althusser souligne que depuis 1960, « il a coulé de l'eau sous le pont de l'Histoire ». Il mentionne notamment la Révolution Culturelle en Chine, l'occupation de la Tchécoslovaquie et Mai 68 en France, qu'il interprète de la manière suivante : « la plus puissante grève ouvrière de l'histoire mondiale (10 millions de grévistes pendant un mois) en mai 68 en France, grève "précédée" et « doublée » d'une profonde révolte idéologique dans les milieux étudiants et intellectuels petit-bourgeois en France »²⁷. Pour Althusser, le cœur de Mai 68 est la grève ouvrière qui s'inscrit dans la logique de la lutte des classes, et non la révolte des étudiants, dont les actions ne sont pas lisibles avec la grille du matérialisme historique, à moins de les réduire à une expression de l'idéologie petite-bourgeoise.

Dans son avant-propos à la réédition de *La Leçon d'Althusser* daté de 2011, Rancière décrit l'attitude d'Althusser vis à vis de Mai 68 comme une position de surplomb :

La conception althussérienne de l'idéologie comme système de représentations assujettissant automatiquement les individus [...] a bien davantage nourri, dans la classe intellectuelle, la condamnation du mouvement de révolte étudiant, vu comme un mouvement de petits-bourgeois victimes d'une idéologie qu'ils respiraient sans le savoir, et qui devaient être rééduqués par l'autorité de la Science et du Parti²⁸.

Ce à quoi fait écho cette déclaration de Roland Leroy, citée en exergue du deuxième chapitre et représentative de l'état d'esprit du Parti Communiste Français de l'époque : « Pour que ses qualités naturelles [d'enthousiasme et de dévouement] soient mises au service de son propre bonheur, la jeunesse doit être orientée sûrement »²⁹. En soutenant que la jeunesse est incapable de comprendre et de défendre par elle-même son propre intérêt, Althusser et le Parti communiste ont complètement manqué, aux yeux de Rancière, le sens de l'événement « Mai 68 » : la remise en cause du pouvoir des savants, la dénonciation du caractère dominant de l'appareil scolaire. En février 1968, Althusser avait fait entrer Lénine à la Sorbonne devant le parterre respectable de la Société Française de Philosophie³⁰. Le 13 mai de la même année, les étudiants « y faisaient une entrée moins respectueuse pour y planter les drapeaux de leur révolte »³¹. Althusser n'y vit qu'un mouvement dominé par une idéologie petite-bourgeoise qui s'ignore. Rancière voulait au contraire « maintenir ouvert, dans son indécision même, ce champ de subversion des pensées, des institutions et des pratiques ouvert par l'événement de 1968 »³². Mais quelle ne fut pas sa surprise quand il lut le fameux article de 1970 « Idéologie et appareils idéologiques d'État ». Althusser prétendait découvrir ce qui avait été la cible du mouvement étudiant de Mai 68 : le caractère dominant de l'École dans le dispositif des appareils idéologiques d'État³³ :

La conception, déjà repérée, de l'héroïsme théorique prend ici sa figure la plus délirante : *Mai 68 n'a pas existé*. C'est le chercheur solitaire Althusser qui découvre par les voies ardues de sa recherche et

²⁷ L. Althusser, *Réponse à John Lewis*, p. 9-10.

²⁸ J. Rancière, *La Leçon d'Althusser*, rééd. Paris, La fabrique, 2012, p. 9.

²⁹ *Ibid.*, p. 59.

³⁰ Rancière rappelle qu'Althusser avait fait une intervention sur « Lénine et la philosophie » à la Société Française de Philosophie, le 24 février 1968. Voir L. Althusser, *Lénine et la Philosophie*, Paris, F. Maspéro, 1969.

³¹ J. Rancière, *La leçon d'Althusser*, p.11.

³² *Ibid.*, avant-propos de 2011, p. 9-10.

³³ À côté de la religion, la famille, la justice, la politique, la presse...

nous présente comme une hypothèse surprenante [...] l'idée – que le mouvement de Mai ne pouvait laisser ignorer à personne – du caractère dominant de l'appareil scolaire³⁴.

De ce point de vue, Althusser n'a pas vu le sens de l'événement « Mai 68 », comme si la « science de l'histoire » avait fait écran entre lui et les événements. À l'origine de cet aveuglement, on retrouve la structure pyramidale de l'histoire que Rancière n'a cessé de dénoncer dans son texte de 1974 et dans la suite de son œuvre. Au sommet, le Parti et ses intellectuels qui détiennent la « science de l'histoire » et en sont, en ce sens, les héros solitaires. À la base, les masses – les classes sociales exploitées unies autour du prolétariat – assujetties à une idéologie dominante dont elles ignorent les rouages. Cet « héroïsme théorique » revient à dénier aux masses tout pouvoir créateur, toute capacité à s'émanciper par elles-mêmes : « si les masses font l'histoire, c'est parce que les héros en font la théorie »³⁵. Mais l'événement « Mai 68 » a réfuté cette théorie, en montrant que les étudiants étaient parfaitement capables de comprendre leur condition et de porter leurs revendications, sans avoir besoin de la science des « savants » qui faisait précisément l'objet de leur contestation.

3. La Leçon d'Althusser

La Leçon d'Althusser, qui paraît en 1974, s'inscrit dans la longue histoire du parricide philosophique. Rancière prend ses distances avec celui dont il avait été l'élève à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm durant plusieurs années, de 1960 à 1965, date de la parution du fameux volume collectif *Lire le capital* auquel il avait participé. Avec ce titre ironique, il reproche à son ancien « maître » de faire la leçon, au sens de donner des leçons dans la posture du professeur. Il critique la *Réponse à John Lewis* selon trois axes. Tout d'abord, on ne peut pas attribuer à la bourgeoisie du XVIII^e et du XIX^e siècles la thèse selon laquelle « c'est l'homme qui fait l'histoire ». S'inspirant de Foucault³⁶, Rancière note que la pensée de Bentham, mise en avant par Althusser comme représentant de l'idéologie bourgeoise, ne contient pas la moindre trace de l'idée de « l'homme créateur d'histoire », c'est plutôt une idéologie de la surveillance et de la domination³⁷. Le noyau de l'idéologie bourgeoise est l'idée de nature sensible, d'où son rejet de l'historicité, souligné par Marx, et sa tendance à naturaliser tous les rapports de production.

Le deuxième angle d'attaque est le présupposé d'Althusser selon lequel les dominés sont dominés parce qu'ils ignorent les lois de leur domination. L'idéologie fonctionne comme un mécanisme de dissimulation qui assujettit les individus : « Pris dans ce quadruple système d'interpellation en sujets, d'assujettissement au sujet, de reconnaissance universelle et de garantie universelle, les sujets "marchent", ils "marchent tout seuls" dans l'immense majorité des cas »³⁸. D'où une division du travail bien tranchée entre les ouvriers assujettis, qui ont affaire à la nature qu'ils transforment, et les spécialistes – représentant le Parti et la Théorie – qui peuvent s'occuper de lever l'écran de l'idéologie et de penser l'histoire, bien trop complexe pour les masses. La leçon d'Althusser est que « l'histoire n'est "faisable" que par la médiation des savants »³⁹. À cela, Rancière objecte la thèse, d'inspiration maoïste, que le peuple seul est la force motrice, créatrice de l'histoire. La question du sujet de l'histoire doit être remplacée par celle de la compétence des masses qui font l'histoire sans avoir besoin d'être assistées par des savants, car les opprimés ont une intelligence lucide de leur oppression. Les véritables héros de l'histoire, ce sont les masses⁴⁰. Dans son avant-propos de 2011⁴¹, Rancière revient avec un recul critique sur cet engouement maoïste qui ignorait, à l'époque, la réalité

³⁴ J. Rancière, *La leçon d'Althusser*, p. 11.

³⁵ *Ibid.*, p. 73.

³⁶ Rancière (note 2 p. 29) fait allusion aux cours de Foucault au Collège de France, sans doute « Théories et Institutions Pénales » (1971-1972) et « La société punitive » (1972-1973).

³⁷ *Ibid.*, p. 29.

³⁸ L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », p. 56.

³⁹ J. Rancière, *La leçon d'Althusser*, p. 40.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 45-47.

⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

pénitentiaire que recouvrait la critique des intellectuels par la « Révolution culturelle ». Mais il maintient l'idée directrice de la capacité des dominés à comprendre et à faire leur propre histoire. Ceci le conduit à émettre une troisième critique contre Althusser, qui concerne la théorie de l'idéologie et le statut des mots employés par les dominés, point qui annonce *Les Noms de l'histoire* qu'on examinera dans la prochaine section.

L'idéologie interpelle et assujettit les individus en sujets, qui sont censés être dupés, trompés, y compris les prolétaires eux-mêmes. Rancière souligne que cette théorie ne fait pas droit aux mots et aux concepts employés par les dominés dans leurs luttes. Des canuts lyonnais de 1831 aux ouvriers de Lip en 1973, les travailleurs parlent de « l'homme », au sens où ils veulent être reconnus comme des hommes à part entière, avec toutes les prérogatives qui s'y rattachent, et non pas seulement comme des ouvriers, statut dans lequel la bourgeoisie cherche à les cantonner. Rancière invite à être attentif à l'usage des mots qui sont autant d'armes que les dominés emploient dans leurs luttes. La thèse de l'incapacité des dominés à comprendre les lois de leur domination, et donc à choisir les bons mots pour la décrire, rejoint paradoxalement le discours de la bourgeoisie, qui est la première à enseigner aux ouvriers leur impuissance.

Rancière cite également le mot d'ordre « socialisme à visage humain » du Printemps de Prague écrasé en août 1968. Là où Althusser accentue le mot « socialisme », Rancière souligne l'adjectif « humain ». Il y a un pouvoir des mots, des discours qu'il faut savoir écouter sans les traduire immédiatement dans les concepts de la science, comme le fait Althusser qui s'arroge le pouvoir de « garde-mots »⁴². Dans le feu de l'action, les camarades socialistes tchèques parlent de « socialisme à visage humain », mais pour Althusser, il faut comprendre « socialisme scientifique ». On retrouve, sur un plan linguistique, le schéma pyramidal. À la base, des cris d'indignation, de colère, des énoncés pratiques forgés à chaud, des mots choisis à la hâte, des représentations, du verbiage, bref, du discours inévitablement imprégné d'idéologie. Au sommet, des énoncés théoriques réfléchis, des mots bien choisis, traduits en concepts par des spécialistes, en un mot de la Science.

Dans les travaux ultérieurs qu'il a initiés (la revue *Les Révoltes logiques* parue entre 1975 et 1981) ou réalisés (*La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, publié en 1981), Rancière va s'attacher à déconstruire ce schéma pyramidal, en étudiant de près les discours des ouvriers (dans la période 1830-1851), afin de montrer leur pertinence, leur originalité, leur diversité. À côté et au sein des révoltes politiques, il découvre des « révoltes logiques », c'est-à-dire des révolutions dans les discours, dans les manières de parler, qui ont pu être rendues inaudibles, illégitimes par les classes dominantes, mais qu'une « histoire hérétique » se charge d'exhumer des archives et de restituer dans toute leur force. Ces « révoltes logiques » accompagnent les actions des dominés et manifestent leur capacité à exprimer correctement leur situation et les revendications de leurs droits, afin de prendre en main leur propre histoire.

4. *Les Noms de l'histoire*

L'idée d'histoire hérétique est une partie importante de l'œuvre de Rancière, qui peut rappeler d'autres travaux d'historiens (Michel de Certeau, Arlette Farge, Carlo Ginzburg, etc.) ou de philosophes (le Foucault de « La vie des hommes infâmes »). Dans le cadre de cet article, je dois la laisser de côté⁴³ pour revenir au livre *Les Noms de l'histoire*, où réapparaît notre triade « histoire, événements, sujets ». Dans cet ouvrage, Rancière s'attache à déconstruire certaines idées de l'école des *Annales* telle qu'elle est représentée par Lucien Febvre et plus particulièrement Fernand Braudel. En premier lieu le rapport de cette tradition au sujet et au récit. Les *Annales* entendent mettre fin à l'histoire comprise comme un récit centré sur les « grands personnages » et les « grands événements ». Ainsi, l'événement de la mort de Philippe II, décrit de façon très déflationniste à la fin du livre de Braudel sur *La Méditerranée...*, est la métaphore de la mort du sujet (le roi) et de l'événement en histoire (la mort du roi). Mais l'historien des *Annales* ne peut pas se passer de la notion de sujet. Car

⁴² J. Rancière, *La leçon d'Althusser*, p. 170.

⁴³ Je renvoie à ce sujet à Jean-Philippe Deranty, « Logical revolts », et à Philipp Watts, « Heretical history and the poetics of knowledge », in : Jean-Philippe Deranty (éd.), *Jacques Rancière. Key Concepts*, Durham, Acumen, 2010, p. 17-24 et p. 106-117.

« il faut nommer des sujets, il faut leur attribuer des états, des affections, des événements »⁴⁴. Cette nécessité de maintenir la notion de « sujet » est à la fois linguistique – tout récit suppose l’usage de noms propres ou communs qui occupent la position grammaticale de sujets dans des phrases – et ontologique, au sens où l’architecture immuable de l’histoire est que *des événements arrivent à des sujets*. On peut remplacer les sujets singuliers par des sujets généraux – « Philippe II » par la « Méditerranée », les « rois » par la « royauté », les « individus » par des « classes sociales » – mais on ne peut pas en faire l’économie. Cette critique rappelle celle de Ricoeur dans *Temps et récit*, qui parle, à propos de *La Méditerranée...* de Braudel, de « quasi-intrigue » et de « quasi-personnage »⁴⁵.

Le prix à payer de l’introduction de ces nouveaux sujets est que, de par leur généralité, ils sont plus difficiles à identifier que des individus concrets : « s’éloigner des sujets traditionnels de l’histoire et des moyens de vérification attachés à leur visibilité, c’est pénétrer sur un terrain où se troublent le sens même de ce qu’est un sujet ou un événement et la manière dont on peut faire référence au premier ou faire inférence du second »⁴⁶. Ainsi, l’histoire des *Annales*, lorsqu’elle se base sur des statistiques et des entités abstraites, revendique une plus grande scientificité, mais elle s’expose à l’indétermination du référent et de l’inférence propres à la démarche historique.

La destitution des grands personnages comme « sujets » de l’histoire est censée se faire au profit d’une attention accrue aux masses anonymes. Mais Rancière pointe, dans la préface de *La Méditerranée...*, une dévalorisation des témoignages des pauvres, des humbles, « acharnés à écrire, à se raconter, à parler des autres. Toute cette précieuse paperasse est assez déformante, elle envahit abusivement ce temps perdu, y prend une place hors de vérité »⁴⁷. Braudel invite l’historien à se méfier de cette « précieuse paperasse » qui encombre les papiers de Philippe II, car elle est aveugle aux histoires en profondeur de la longue durée. L’acharnement, commente Rancière, est le défaut de ceux qui font quelque chose qu’ils n’ont pas lieu de faire. La parole aveuglée des pauvres et des humbles devient dès lors, de ce point de vue, une paperasse peu pertinente scientifiquement. En ce sens, Braudel reconduirait cette décision théorique, propre à l’histoire traditionnelle centrée sur les « grands hommes », visant à considérer les discours et témoignages des pauvres, comme sans vérité. Pour passer de l’histoire événementielle et superficielle à l’histoire des structures (temps social et longue durée), il faut arracher les masses à cette non-vérité par le discours scientifique de l’historien, basé sur des faits statistiques et démographiques, sur des séries, sur des données générales de l’économie, de la géographie, du climat, etc. Les masses sont objets de savoir, à condition qu’elles restent anonymes et muettes, qu’elles ne se fragmentent pas en une multitude mouvante d’individus singuliers, qui sont autant d’êtres parlants. Cette attitude théorique est pour Rancière d’autant plus problématique qu’elle apparaît au cœur de ce qu’il appelle « l’âge de la démocratie »⁴⁸, inauguré par la Révolution française, qui se caractérise notamment par une multiplication des paroles des « humbles » et des « pauvres », par une histoire où des anonymes reconquièrent des « noms singuliers ».

Rancière montre que la logique du soupçon, de dévalorisation des discours des acteurs peut mener, au-delà des *Annales*, à une forme de « révisionnisme »⁴⁹, qui finit par nier le sens même de l’événement en tant que rupture et nouveauté. Cette fois-ci, c’est l’événement inaugural de l’« âge démocratique », « 1789 », qui est le fil conducteur de ses analyses. Discutant les travaux d’Alfred Cobban⁵⁰ et de François Furet⁵¹ sur la Révolution française, il en résume la méthodologie implicite :

⁴⁴ J. Rancière, *Les Noms de l’histoire*, p. 9.

⁴⁵ Voir P. Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 1, Paris, Seuil, 1983, p. 287-313. Rancière mentionne Ricoeur sur ce point précis ; voir J. Rancière, *Les Noms de l’histoire*, p. 32.

⁴⁶ J. Rancière, *Les Noms de l’histoire*, p. 10.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 38. Cf. F. Braudel, *La Méditerranée...*, p. XIII-XIV. Il semble que cette « encombrante paperasse » corresponde à des lettres envoyées par des sujets à leur roi.

⁴⁸ Voir J. Rancière, *Les Noms de l’histoire*, p. 22-23 : l’âge de la démocratie est « l’âge où celle-ci, aux yeux même de ceux qui la combattent ou la redoutent, apparaît comme le destin social de la politique moderne, l’âge des larges masses et des grandes régularités qui se prêtent aux calculs de la science, mais aussi d’un désordre et d’un arbitraire nouveaux qui en perturbent les rigueurs objectives ».

⁴⁹ *Ibid.*, p. 77.

⁵⁰ Alfred Cobban, *The Social Interpretation of the French Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964.

- Les acteurs ignorent ce qu'ils font, ils n'emploient pas les bons mots pour décrire les événements auxquels ils participent, ou utilisent des mots vides de sens.
- L'historien peut donc affirmer : « *il ne s'est rien passé de ce qui a été dit* »⁵².
- Dans sa version « nihiliste », la formule dégénère en : « *il ne s'est rien passé du tout* »⁵³.

Ainsi, Rancière reproche à Cobban de soutenir que la Révolution de 1789 n'a eu presque aucun effet sur la société française, et à Furet de prétendre que les révolutionnaires se sont trompés sur le sens de leur action. Par-delà leurs divergences, ces deux historiens partagent selon lui l'idée qu'il ne faut surtout pas baser l'enquête sur les déclarations des acteurs, qui s'illusionnent sur ce qu'ils font réellement. D'où l'affirmation de Furet, citée par Rancière : « Dès 89 la conscience révolutionnaire est cette illusion de vaincre un État qui n'existe déjà plus »⁵⁴. La disqualification des sujets aboutit à une disqualification des événements.

À cette attitude, Rancière oppose la démarche de Michelet qui, dans son *Histoire de la Révolution française*, a fait parler les acteurs de la fête de la Fédération du 14 juillet 1790 en se fondant sur les témoignages des fédérations conservés dans les archives. Michelet marque ainsi « l'entrée du peuple des anonymes dans l'univers des êtres parlants », de « ce peuple que l'historien salue comme l'acteur véritable de la révolution »⁵⁵. Mais au lieu de citer des extraits des discours de ce peuple, Michelet revient sur le devant de la scène en les résumant lui-même à sa façon, il fait « parler les pauvres en les faisant taire »⁵⁶. Aux yeux de Rancière, une démarche plus fidèle à l'esprit de « l'histoire hérétique » est l'ouvrage d'Edward P. Thompson sur *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, dans lequel apparaissent non seulement des figures bien connues de l'époque étudiée (XVIII^e-XIX^e siècle), mais aussi des inconnus qui avaient été passés sous silence dans l'historiographie traditionnelle⁵⁷. Le fait est que les « anonymes » ont aussi un nom. Ces noms (propres) laissent parfois des traces dans les archives, qui sont autant de témoignages précieux de pensées et d'actions, susceptibles d'éclairer les luttes du passé⁵⁸.

À la fin des *Noms de l'histoire*, Rancière distingue trois voies pour l'histoire à « l'âge démocratique ». La simple « chronique » des « noms propres » se cantonne à l'histoire d'un militant, d'un parti, d'un syndicat, etc. Le discours de la « science » prétend ramener ces individualités de surface à leurs causes souterraines, économiques et sociales, à des « noms communs ». Entre ces deux voies, il y a un espace pour une histoire basée sur des « noms singuliers », tirés des discours des acteurs sur leurs propres actions. Ces noms désignent la manière dont ceux-ci ont voulu se définir, en se réappropriant des catégories déjà existantes (« homme », « citoyen », etc.) ou, en fonction des contextes, en inventant de nouveaux noms (« damnés de la terre », « nous sommes tous des juifs allemands », etc.) Rancière donne également l'exemple de Blanqui qui se qualifie, devant le juge qui lui demande sa profession, de « prolétaire »⁵⁹. L'attention aux noms par lesquels se désignent les acteurs historiques et, plus généralement, à leurs discours sur leurs luttes, est une manière de réintroduire en histoire la notion de « sujet » en prise sur des événements, sans faire de ce dernier une catégorie métaphysique, une substance autonome douée d'un pouvoir d'action illimité, et sans tomber non plus dans le défaut inverse de réduire le sujet à un automate qui « marche tout seul ». L'originalité

⁵¹ François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

⁵² J. Rancière, *Les Noms de l'histoire*, p. 78.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 81. Cf. F. Furet, *Penser la Révolution...*, p. 42.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 92-93.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 96.

⁵⁷ Voir Edward P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, trad. par G. Dauvé, M. Golaszewski et M.-N. Thibault, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1988 ; et J. Rancière, *Les Noms de l'histoire*, p. 184 sq.

⁵⁸ Voir Philipp Watts, « Heretical history and the poetics of knowledge », p. 114.

⁵⁹ J. Rancière, *Les Noms de l'histoire*, p. 187.

de l'approche de Rancière est de souligner que le processus de subjectivation des « sujets » passe par les discours qu'ils tiennent sur leurs actions et qu'il faut savoir entendre :

L'âge démocratique et social n'est en effet ni l'âge des masses ni celui des individus. Il est l'âge de la subjectivation hasardeuse, engendrée par une pure ouverture à l'illimité et constituée à partir de lieux de parole qui ne sont pas des localités désignables, qui sont des articulations singulières entre l'ordre de la parole et celui des classifications⁶⁰.

Cette approche présuppose, en contrepoint de l'argument de l'ignorance, la capacité des « dominés » à comprendre leur situation et à l'exprimer correctement, à faire leur histoire en connaissance de cause. On pourrait appeler cette présupposition le postulat de la lucidité des acteurs. Charge ensuite aux historiens d'examiner, en fonction de chaque situation, dans quelle mesure il est vérifié ou non. Cette méthode semble préférable, en tous les cas, à la décision théorique qui pose d'emblée que tous les discours des « pauvres et des humbles », qui constituent de fait, de par leur nombre, la majorité des acteurs de l'histoire, sont sans valeur de vérité, parce qu'ils seraient soit situés à un niveau trop superficiel dans l'échelle des strates historiques, soit imprégnés d'idéologie. Une telle décision vise à conjurer « la parole en excès »⁶¹ de ceux qui ne sont pas censés parler, à éviter le trouble causé par « l'événement de parole » :

[...] entre les noms propres de la chronique et les noms communs de la science, ce sont la matière et le discours propres de l'histoire qui risquent à nouveau de s'évanouir : sa matière propre, soit l'événement de parole, le trajet selon lequel des êtres parlants se vouent à la vérité de leur parole⁶².

Ricoeur avait souligné l'importance du récit, de la dimension narrative dans la science historique, tout en maintenant, contre certains excès du *linguistic turn*, la distinction entre histoire et fiction, qui passe par la référence aux événements⁶³. Mais il laissait dans l'ombre la question de savoir comment ces événements sont vécus, dits et décrits par les acteurs eux-mêmes. L'approche de Rancière, qui intègre la distinction entre histoire et fiction, a une dimension sociale et politique : elle attire notre attention sur l'histoire « vue d'en bas », au ras des événements, sur l'histoire du point de vue des vaincus, au sens de Benjamin⁶⁴. Elle montre également qu'entre les événements et leur insertion rétrospective dans un récit scientifique, dans une intrigue, il y a une dimension essentielle qui correspond aux *événements de parole*, c'est-à-dire aux prises de paroles des acteurs « anonymes » exprimées sur les événements auxquels ils participent. *Ces événements de parole sont des paroles d'événements*, au sens où ce sont des actes de parole qui portent sur des événements vécus par les acteurs/locuteurs. *Toute parole d'événement est un événement*, au sens où prendre la parole, tenir un discours en public, est une action déterminée, véhiculant des significations multiples parfois lourdes de conséquences. C'est particulièrement le cas pour le choix du nom singulier qu'un groupe va se donner pour constituer son identité. On peut songer ici aux travaux de l'historienne Joan W. Scott qui montre que l'émergence d'une nouvelle identité – la transformation d'une pluralité de sujets en un sujet collectif – est aussi un « événement discursif », à savoir l'invention d'un nom qui oriente en

⁶⁰ *Ibid.*, p. 186.

⁶¹ *Ibid.*, p. 177.

⁶² *Ibid.*, p. 194.

⁶³ Ce que Ricoeur appelle, dans sa discussion critique des travaux d'Hayden White, le « primat de la visée référentielle ». Voir P. Ricoeur, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 224. Dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricoeur cite certains passages des *Noms de l'histoire*, mais sans être sensible à la thèse novatrice de Rancière sur l'âge démocratique et l'égalité capacité des sujets à faire l'histoire. Voir P. Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 445-448 et 478-480.

⁶⁴ Voir Hayden White, « Rancière's Revisionism », p.ix : « Rancière takes up arms on behalf of Walter Benjamin's idea that the story of victors must be balanced, even supplanted, by the story of the vanquished, the abject, and the downcast of history. »

retour les capacités d'agir des sujets⁶⁵. Mais l'importance des *noms* (propres et singuliers), et plus généralement des *mots* utilisés⁶⁶, vaut aussi pour tous les discours que les acteurs, quels qu'ils soient, tiennent sur leurs actions, discours qui donnent en retour aux événements une tonalité singulière. Événements de parole et événements ne constituent donc pas deux niveaux séparés, deux strates distinctes, rhétorique et ontologique en quelque sorte, mais deux réalités indissolublement enchevêtrées qui constituent un référent complexe du récit historique.

Conclusion

À l'époque du néolibéralisme triomphant où il est de bon ton de dire que les individus n'ont aucune maîtrise sur le cours du monde, la pensée de Rancière a quelque chose de salutaire, car elle postule que la notion d'histoire implique, à l'âge démocratique, l'égalité des sujets à faire l'histoire, c'est-à-dire à participer, plus ou moins directement et selon des fonctions diverses, à la genèse des événements qui leur arrivent. Cette attitude se veut aux antipodes des discours rebattus sur la « fin de l'histoire » : « ce qu'on désigne communément par là, c'est bien la fin d'une certaine historicité, l'intervalle refermé de l'hérésie démocratique et sociale, de deux siècles de mauvaise ou de fausse histoire au profit d'une modernité industrielle et libérale enfin rendue au développement harmonieux de sa nature »⁶⁷. Contre ce type de discours, Rancière soutient que l'« historicité démocratique » qui est la nôtre est « la possibilité que des sujets en général fassent une histoire », « la possibilité pour n'importe quel être parlant ou n'importe quelle collection aléatoire de parleurs d'être n'importe comment des sujets d'histoire »⁶⁸. La réhabilitation du « sujet » d'histoire, en un sens non substantialiste et non péjoratif (distinct, par conséquent, de la métaphysique de la substance ou de l'interpellation d'Althusser), va de pair avec une réhabilitation de l'événement ou de l'événementialité de l'histoire. Dans la triade histoire, événements, sujets, il faut ajouter la notion d'événement de parole, qui suppose qu'on neutralise l'argument de l'ignorance, destiné à étouffer ces paroles innombrables des acteurs sous le prétexte qu'elles seraient illusoire, fausses, ou illégitimes. Certes, le sujet de l'histoire n'est pas « simple et mince comme une belle canne à pêche ou une gravure de mode », selon la formule d'Althusser. Ce n'est pas « l'homme » en général, ni même les « masses » guidées par le prolétariat. Si l'histoire est un procès sans fin mais avec sujet(s), c'est au sens où le sujet lui-même est un procès, une entité qui n'est pas donnée d'emblée mais qui émerge au fur et à mesure des événements⁶⁹. Le procès instruit contre le sujet de l'histoire (métaphysique, idéologique) se conclut ainsi par l'idée que le sujet est un procès, un processus. Ce sujet en procès est difficile à identifier, puisqu'il relève d'une « subjectivation hasardeuse », multiple et mouvante, qui se constitue de façon très diverse, par exemple par le refus d'une exclusion imposée, l'adhésion à un mot d'ordre commun, ou la solidarité avec un autre groupe en lutte, etc. Il resterait à approfondir les nouvelles formes de subjectivation à l'âge de la démocratie, en tenant compte des paroles des acteurs participant aux événements historiques.

L'un des problèmes, à ce propos, tient à la conservation de ces paroles. On peut se demander si les témoignages, les discours relayés dans les journaux ou conservés dans les archives sont bien représentatifs de ces individus ordinaires, de ces « pauvres » et de ces « humbles » qui, justement parce qu'ils ne sont pas censés prendre la parole, avoir voix au chapitre, laissent peu ou moins de traces que d'autres personnes considérées comme plus « légitimes ». Comment le « fatras de mots » des acteurs anonymes de l'histoire peut-il se retrouver archivé quelque part, ne serait-ce que dans une

⁶⁵ Joan W. Scott, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, trad. par C. Servan-Schreiber, Paris, Fayard, 2009, p. 114. Voir aussi p. 116 : « L'expérience est l'histoire d'un sujet. Le langage est le site de l'Histoire en action. C'est pourquoi l'explication historique ne peut séparer l'un de l'autre ».

⁶⁶ *Les Noms de l'histoire* s'intitulait, dans la première édition, *Les Mots de l'histoire*.

⁶⁷ J. Rancière, *Les Noms de l'histoire*, p. 206.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 198-199.

⁶⁹ Sur cette conception processuelle du sujet historique, on peut donner comme exemple l'ouvrage déjà cité d'E. P. Thompson sur la classe ouvrière anglaise, qui s'est constituée peu à peu à travers ses discours et ses luttes au cours de la révolution industrielle, comme « un processus actif mis en œuvre par des agents tout autant que par des conditions » (E. P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, p. 16).

« paperasse » insignifiante ? Comment faire parler des morts qui, le plus souvent, n'ont pas laissé de traces ? Les traces écrites qui ont été gardées ne sont-elles pas le fait d'individus déjà relativement cultivés, ayant bénéficié d'une formation, même si celle-ci n'est pas académique ? Et au sein de cette « paperasse » foisonnante, celui qui pratique l'« histoire hérétique » n'est-il pas tenté de sélectionner les textes qui sont les plus pertinents, les plus « lucides » ? Les paroles des acteurs nous parviennent toujours selon plusieurs biais qu'il convient de prendre en compte au cas par cas. Sans cela, on risque de céder à une vision idéalisée du peuple construite de toutes pièces par un processus de sélection, mais présentée comme une réalité historique donnée. Mais une fois posée cette réserve, on peut accepter, sous la forme d'une hypothèse méthodologique féconde, le propos de Rancière sur la lucidité des acteurs et l'égalité des capacités, repris dans un autre texte consacré aux représentations de l'histoire en peinture : « L'histoire a toujours été l'histoire de ceux-là seuls qui "font l'histoire". Ce qui change, c'est l'identité des "faiseurs d'histoire". Et l'âge de l'histoire est celui où n'importe qui peut la faire parce que tous déjà la font, parce que tous déjà sont faits par elle »⁷⁰.

⁷⁰ J. Rancière, *Figures de l'histoire*, p. 18-19.